

sans doute une régénération du goût !

— Je n'enseignerai rien, Crispinus. Les Dieux ne m'ont point accordé le souffle puissant qu'il faudrait au censeur d'un univers !

Après un silence, Crispinus dit :  
— Rentres-tu à Rome ? Viens avec moi, nous entendrons, ce soir, Aurelia, cette chanteuse dont la voix condamne, de dépit, les rossignols au silence.

— Je la connais. Sa voix est pure, mais elle ne vibre pas : Aurelia est vierge, c'est là un grave défaut.

— Tu es plaisant, ou je comprends mal.

— Réfléchis. Comment conçois-tu que cette fille chaste — donc froide et ignorante de l'Amour, des joies et des douleurs de l'Amour, — en puisse interpréter les sentiments ? Et l'Amour, c'est l'éternel sujet des strophes et des chants. Même bien douée, Aurelia ne peut que les balbutier, en les pressentant. Une femme, seule, (Aurelia femme, si tu veux) peut donner à sa voix les inflexions profondes dont nous sommes réellement émus. Mais chanter, lorsqu'on ne connaît point les timides ivresses des idylles naissantes, lorsqu'on n'a pas senti, dans ses veines, la brûlure qu'y mettent les baisers, lorsqu'on n'a pas tressailli follement dans sa chair, à l'heure sublime des dernières extases, chanter, quand on n'a pas pleuré de dépit, de jalousie, de colère, quand on n'a pas fait souffrir l'amant ou qu'on n'a pas souffert par lui — chanter ainsi, c'est lire, sur ses tablettes, un poème écrit dans une langue qu'on ne

sait pas. On néglige le rythme et l'expression. Or, l'expression, c'est la traduction surhumaine des choses de l'Art ; l'expression transforme les textes et les mélodies. — C'est d'elle que jaillit cette émotion dont communient les foules, avec un long frisson admiratif, des cris, et des larmes lentes dont les cœurs sont joyeux !

— Pauvre Aurelia ! Ta compréhension spéciale de la musique lui fait un crime de sa pureté !

— Une musicienne n'est point une Vestale. Qu'elle aime ! qu'elle soit femme ! Rien n'est pur comme l'Amour, c'est le dernier mot du Beau, puisque c'est la fin dernière de la Création.

— Mais si elle tient à ses mœurs, dont elle tire des respects unanimes ?

— Alors, qu'elle épouse un potier, un édile, ou un sénateur, et qu'elle renonce à l'Art. Un acteur doit se garder de la débauche, de la vénalité, de la bassesse, mais il doit vivre, car la vie lui révélera les mouvements de l'Âme, qu'il doit interpréter d'après les auteurs.

— Enfin, vas-tu venir entendre Aurelia ?

— Certes, ne serait-ce que pour lui conseiller d'être femme, afin de devenir une artiste !

— Fabricius ! Aurelia est bien belle ; en lui donnant un tel avis, ne vois-tu que l'épanouissement de son génie ?

Fabricius eut un sourire, et répliqua :

— Quand la croyance au désintéressement s'en va des cœurs amis, Crispinus, c'est qu'on a perdu

toute foi dans les hommes et les choses. Nos cœurs romains sont sceptiques, donc peu forts. Les Barbares viendront !

Et tous deux rentrèrent dans la Ville.

JEAN MARCEL.



LOUIS VUILLEMIN

PAR PAUL LADMIRAULT

DANS je ne sais plus quel cours de littérature, je me rappelle avoir lu cette phrase qui exprime en une métaphore grotesque une idée très juste et très vraie : " En général, disait le livre, les grands génies naissent avec leur plume toute taillée ; tels sont Corneille, Molière. Mais d'autres comme Racine, Boileau ont été obligés de tailler la leur. " — Abstraction faite de ce mauvais style, cette phrase peut se généraliser et se résumer en ces mots : Il y a deux espèces de génies : les premiers naissent déjà adultes et presque entièrement formés, armés de pied en cap, tel Pallas sortant du cerveau de Jupiter ; les seconds au contraire, ce qui semble plus conforme à la nature et à la loi générale des choses, apparaissent à l'état d'embryons et se développent progressivement ; ils ont besoin de la nourriture d'un travail continu et de l'influence du milieu ambiant, pour mûrir et devenir ce que sont les premiers déjà lorsqu'à leur naissance. En un mot, on pourrait appeler les premiers génies d'intuition, les seconds, génies d'évolution. Ces deux génies ont un caractère et une physionomie bien différente, tant par la forme qu'ils affectent que par l'impression que leur perception, si je puis ainsi parler, laisse dans l'âme. Alors que les génies d'intuition, par cela même qu'ils naissent spontanément adultes, obtiennent près des auditeurs ou des spectateurs presque du premier coup le maximum d'émotion, ce n'est que par degrés que les génies d'évolution pénètrent, s'infiltrent dans l'intelligence du public. Ils sont plus

lentement solubles et assimilables ; si leur faut trouver un terrain plus cultivé pour s'y enraciner et pour y porter leurs fruits.

Cette remarque est générale et comme telle, loin d'être rigoureusement exacte. Bien que très empirique, elle semble cependant vérifiée dans le plus grand nombre des cas : Ainsi quelle vogue fut plus prompte que celle de Haydn, de Mozart, de Rossini ? — Ce sont des génies d'intuition ; combien en même temps sont plus nombreux les cerveaux qui comprennent, apprécient et aiment leurs œuvres ? — Mozart dès ses débuts eut tous les triomphes ; il en fut de même pour Rossini, car leur musique étant intuitive, était par cela même en concordance absolue avec l'intelligence des masses qui est aussi intuitive, c'est-à-dire qui sent davantage qu'elle ne comprend : Phénomène analogue à celui des cordes qui accordées à l'unisson, vibrent par sympathie lorsque l'archet ou le doigt ébranle l'une d'elles.

De même, on peut remarquer combien fut longue l'assimilation de génies tels que Beethoven ou Richard Wagner qui sont des génies d'évolution, et le nombre plus restreint d'individus capables de les apprécier et de les pénétrer. (Nous ferons bien entendu abstraction des snobs.)

Nous remarquerons aussi, ce qui n'éleva à aucune de ces deux formes de l'inspiration ses qualités propres, son charme particulier, et la quantité de beau quelle renferme, que les génies intuitifs sont infiniment plus rares que les génies évolutifs. Il ne faut pas voir là une supériorité des premiers sur les seconds mais se souvenir de la boutade d'Aleste à Oreste qui se vantait de n'avoir mis qu'un quart d'heure à composer son fade menuet : " Le temps monsieur ne fait rien à l'affaire. " ce qui, traduit pour la circonstance qui nous occupe, signifie, " la rareté n'augmente point la valeur. "

Parmi les toutes nouvelles œuvres musicales des tout nouveaux musiciens, peu, pour ne pas dire aucune n'est intuitive. La musique a pris un caractère si complexe de nos jours, et la technique est devenue si envahissante et si considérable, qu'il en est résulté une extrême rareté de ces génies intuitifs ; ainsi pour cinq ou six génies évolutifs tels que Saint-Saëns, Wagner, Lalo, etc., on ne trouve qu'un génie intuitif, Chabrier ; dans une forme plus modeste mais non moins belle de l'art, pour quatre artistes tels que Gabriel Pauré, Chausson, Camille Erlanger, Claude Debussy, génies évolutifs, on

ne trouve qu'un génie intuitif : Henri Duparc.

Par un certain point de vue c'est un écueil ; car l'art, alors rendu moins accessible aux masses, semble devenir un privilège presque exclusif d'esprits cultivés, de raffinés, de délicats ; et beaucoup de gens prétendent, ce qui n'est peut-être pas si exagéré qu'on voudrait bien le croire, qu'un tel état de choses est un indice de décadence. En effet, qu'est-ce que cette complexité, ce raffinement, c'est en même temps un émiettement, une pulvérisation de l'esprit et un affaiblissement dans la force intellectuelle du pays où se produit ce phénomène mental. Souvenons-nous que peu d'hommes et d'artistes ont été aussi subtils que les Romains de la décadence et certains de leurs plus grands hommes, Apulée par exemple ne le cèdent en rien pour le souci, pour l'observation du détail aux plus précieux, aux plus quintessenciés de nos symbolistes.

Par un retour des plus rares, voire justement un de ces " jeunes " qui s'affirment intuitifs à l'encontre de tous les autres jeunes, et voici que ces jours-ci paraissent une série d'œuvres absolument spontanées, qui ne doivent rien à l'artifice mais tout à l'inspiration.

Louis Vuillemin, c'est le nom de cet artiste est un des plus surprenants cas de génies intuitifs. (Je commence par dire pour ne pas froisser sa modestie que depuis le commencement de cette étude, j'emploie le mot génie au sens étymologique d'ingenium c'est-à-dire façon d'être de l'intelligence, forme mentale caractéristique, physionomie de l'âme.)

En effet, Vuillemin ne connaît pas ou peu la redoutable technique dont nous parlons tout à l'heure ; il ne l'a point étudiée, mais sentie, devinée et il en a jusque dans une certaine mesure usé à son insu ; et même, et c'est en quoi apparaît l'excellence et l'admirable structure de son intelligence, il n'emploie pas cette technique pour elle-même, il n'en fait usage que juste pour traduire par des effets sonores les émotions et les visions que sa riche imagination lui suggère.

Mais quittons maintenant le domaine des généralités pour constater dans les œuvres qu'il a publiées, cette mentalité originale et cette étrange divination dont il était doué. Point de clinquant dans cette musique, point d'effets pour l'effet, rien que des effets qui concourent à un but qui est la vérité de

l'expression et la réalisation sincère d'une idée.

La première de ces œuvres est une délicieuse pastourelle " Adieu " écrite sur des vers d'un poète peu connu mais bien original Jacques Patisson.

Un gracieux début en ré mineur sans ut dièse en pose dès l'entrée la couleur ingénue et un peu archaïque. Ce mode est le mode hypodorien : " La couleur agreste, le caractère de calme et de sérénité qui le distingue, dit le Maître Bourgault Ducondray ne sauraient être exprimés à un aussi haut degré par le mode mineur. " Or, à quelle occasion, Vuillemin emploie-t-il ce mode ? Dans une pastourelle, c'est-à-dire dans une composition qui est par définition agreste, calme et naïve, et cela sans savoir ce que c'est que le mode hypodorien dont il s'est servi ni avoir jamais lu la définition de Bourgault Ducondray, (je le tiens de lui-même) absolument de la même façon que M. Jourdain était loin de se douter qu'il laissait tomber chaque jour de la prose de ses lèvres !

Une des plus curieuses en même temps que des plus savoureuses compositions de Vuillemin, est sans contredit la " chanson de Pâtre. " (Non moins curieuse d'ailleurs est la partie littéraire due à un jeune écrivain de talent, dont il y aurait à écrire un volume, j'ai nommé notre ami William Treille, mais je laisse à d'autres la tâche difficile d'analyser son œuvre.) Qu'il vous suffise de savoir que c'est l'histoire allégorique d'un pâtre qui, rencontrant une jeune " sous l'ombre des lauriers, lui chante sur sa syrinx, l'hymne sacré du grand Eros " (Ne riez pas, sceptiques lecteurs.) Surcet étrange sujet, Vuillemin a écrit une musique fiévreuse, folle de passion et d'une couleur intense. Autant dans la Pastourelle les harmonies, le coloris étaient clairs, autant ici tout est trouble, agité, torturé et frémissant ; des accords inanalysables se succèdent, des intervalles mélodiques presque démentis apparaissent ! L'accompagnement, confié à la harpe chromatique, au piano et au violoncelle devient même d'une extravagance et d'une folie qui choqueront sans doute les oreilles habituées aux robinets traditionnels des banales harmonies bien présentées et sagement résolues, et des formules toutes faites. Mais, que voulez-vous ? de tous ces barbarismes, de toute cette dénuance voulue, de tous ces heurts il jaillit une émotion si grande, si indéfinissable et qui produit si fidèlement les plus

secrètes intentions des paroles qu'on ne peut que se laisser envelopper, séduire et qu'on dit que "c'est bien cela" pour nous servir de la triviale mais exacte expression des ignorants.

Le même et étrange procédé se retrouve dans deux autres fleurs sauvages et superbes de l'inspiration inculte si belle et si troublante de mon ami Louis Vuillemin: "Jane" et "Demain".

Vous connaissez tous l'admirable et navante poésie de Leconte de Lisle :

Je pâlis et tombe en langueur  
Deux beaux yeux m'ont blessé le cœur.

Je ne crois pas exagérer en déclarant que les quelques mesures que Louis Vuillemin a écrites sur ces deux splendeurs, sont admirables : On se sent soi-même défaillir en entendant le rythme lent et oppressé de ce début, la tonalité mal accusée, indéfinie, gauche même (effet tout-à-fait en situation et bien trouvé pour peindre le trouble d'une âme qui en quelque sorte ne peut rester en place, et souffre de tous côtés.)

Une brusque modulation en sol bémol, (Le ton précédent était sol mineur) arrive sans transition et la couleur change brusquement avec ces vers :

Rose, pourprée et tout humide  
Ce n'était pas sa lèvre en feu ..

Ici la musique exprime un effet d'indécible ravissement, d'irrésistible tendresse ; et plus loin par un effet (toujours intuitif) d'une logique effrayante, c'est le même motif d'extase qui transformé, "endurci" réapparaît sous ces paroles désespérées :

..... Si Jane repousse mon vœu  
Dans ses beaux yeux d'un si beau bleu,  
J'aurai trouvé ma mort certaine.

Et cela par un procédé qui vous semblera enfantin : les arpegges sont remplacés par des accords plaqués. C'est puéril, direz-vous, mais comme dans l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb : il fallait y songer.

La longueur déjà démesurée de cette analyse, m'empêche de vous parler aussi longuement que je l'aurais voulu, des trois dernières œuvres de Vuillemin, de sa mélodie : "Demain" (sur des vers de notre si original Jean-Marcel) et de ses deux charmantes pièces pour violoncelle et piano : Evocation et Epithalame, plus vécues qu'écrites.

"Demain !" C'est un cri superbe d'angoisse et d'orgueil, une immense et éperdue interrogation à ce que nous réserve le

grand Inconnu de l'avenir. Vuillemin en a tiré une musique vertigineuse et délirante comme une crise, terrifiante comme le problème insoluble posé par les vers du poète.

"Evocation" c'est une cantilène triste et tendre, c'est le souvenir mélancolique des amours passées, c'est l'impossible recommencement des heures ravissantes !..

"Epithalame" c'est le cantique triomphal de la possession, c'est la traduction musicale de l'ivresse et du spasme qui confond deux âmes en un baiser...

Dans ces deux dernières compositions, la muse de Vuillemin semble s'être assagi, mais sans pour cela se dépouiller de tout ce qui faisait sa beauté première ; la spontanéité et l'imprévu de la sensation résultant de la parfaite et lumineuse adaptation des moyens à l'idéal.

Telles sont les œuvres de Louis Vuillemin qui paraîtront prochainement et qui seront, je ne crois pas exagéré de le dire, une des plus curieuses manifestations d'art de ces derniers temps.

PAUL LADMIRALTY.

## LES CONCERTS

### CONCERTS LAMOUREUX

**D**IMANCHE dernier, Paris jouissait des confettis, mais en revanche ne pouvait entendre qu'un seul concert, M. Colonne chômant ce jour-là, pour permettre au bon peuple en liesse d'applaudir Michel Strogoff, russe et patriote. Aussi, malgré le beau temps, le théâtre de la République était-il bondé du haut en bas, et c'est encore au milieu de la plus chaleureuse ovation que s'est achevée la scène finale de *Siegfried*. L'orchestre s'y montra d'ailleurs comme la semaine précédente, tout-à-fait admirable, et les chanteurs, Mme Christian-Vagner et M. Roussellière, y dépeupèrent, cette fois plus encore peut-être que la précédente, une ardeur et une intelligence dignes des plus sincères éloges. Je n'ose vraiment pas répéter aujourd'hui l'émotion profonde, l'enthousiasme rare que me cause une telle musique ; mais, du moins, je veux citer ce qu'en écrit "l'Ouvreuse" dans sa dernière lettre, car je ne saurais certes si bien dire, et ce passage rend tout exacte-

ment ma pensée pour que je me refuse le plaisir d'un tel emprunt :

« Siegfried éveillant Brunnhilde d'un » baiser. Scène prodigieuse, scène profondément symbolique (sans le secours de « lampes électriques sur le thorax du héros) » Wagner nous jette en présence de deux « personnages naissant à la vie ; *Lui* n'en a « connu jusqu'ici que le côté végétatif, si « l'on peut dire, « héroïque et brutal » comme « le rêve dont s'enivrent les conquérants » de Hérédia, ignorant le frisson délicieux « de la peur et les autres frissons plus délicieux encore ; c'est la vue de la Femme « qui va lui révéler, avec une soudaineté « bouleversante, les intimes secrets de son « être : *Elle*, endormie en pleine divinité, « dans le cercle des flammes magiques, « ouvre pour la première fois des yeux « « humains » à la lumière du jour. Dou- « ble illumination, symbole de notre race « même comprenant tout-à-coup la loi su- « blime de l'amour et du rachat... Et voici « d'autres magnificences qui s'envoient de « l'orchestre, avec un grand bruit d'ailes... « Entendez-vous les échos de la *Waltz* « souvenir de la scène inoubliable où Brunn- « hilde, justifiée, est cependant punie pour « avoir trop compris la pensée de Wotan... « L'éveil de ces deux êtres est un éveil lu- « mineux et fort de géants qui surgissent là « comme chefs d'une race neuve. Et cette « musique jeune, mais incroyablement puis- « sante, campe devant nous l'épanouissement « de deux entités formidables... Mais ces « harmonies triomphantes, ces phrases irré- « sistibles de violence, finissent par m'écraser « je ne puis m'attendrir sur ce couple dont « la mort sera, non plus le trépas lamentable « ment infécond des transgresseurs chassés de « l'Eden, mais le sacrifice conscient qui « paiera la rançon des dieux corrompus... »

Les *Mémoires de la Forêt*, et l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, superbement enlevée, complétaient la séance, avec un *Concerto* de Saint Saëns, et la première audition de deux petites pièces de M. Ch. Silver, intitulées *Rhapsodie Sicilienne*. On les a mal, fort mal accueillies, et force est d'avouer que leur platitude est grande. Mais, ni le dialogue de hautbois et de violoncelle qui constitue la première partie « Crépuscule à Tormina » ni les danses présentées sous le nom de « Palerme » qui ne sont que du pseudo-Massenet, — à peine est-il besoin de le dire tant cela va de soi, — ne méritaient de tels sifflets. Répondre par la violence à la débilité, c'est s'armer de la masse d'Hercule